

L'énigme éternelle

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Number 157, December 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93341ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lanctôt Bélanger, M. (2019). L'énigme éternelle. *Les écrits*, (157), 21–26.

L'ÉNIGME ÉTERNELLE^[1]

«*L'Histoire, n'est-ce pas simplement ce temps où nous n'étions pas nés^[2] ?*»

Ce qu'elle a pu me détester. Avant même de voir mes traits, la couleur noire de mes yeux, la peau rose de mon corps, mes taches sur le visage, mes premiers pleurs. Ce qu'elle a pu me détester, ma mère en m'attendant.

Je lis Peter Handke^[3], saisie par une intensité incompréhensible qui monte en moi et me pousse à écrire. Non pas pour m'en délivrer. En fait, il n'y a pas de raison à invoquer, pas de raison qui tienne pour écrire. Surtout pas celle d'un geste qui me libérerait. D'ailleurs de quoi faudrait-il me libérer? Peut-être que l'écriture que l'on souhaiterait salvatrice se dérobe-t-elle à tout projet hors les mots et tombe *comme une ombre*. Je cède seulement au très grand désir de parler de ma mère. De façonner son histoire, notre histoire. Plus le temps semble m'échapper, plus je suis habitée par cette parole grave que je n'ai pas su lui dire alors que je la veillais dans le silence opaque de sa dernière nuit d'agonie. Devant sa mort, je reste prise par le récit de «ma» grossesse, sa grossesse de moi. Ramenée à l'épouvante au début et à la fin. La mienne, sans doute. Liée à la sienne.

L'écho de la lointaine guerre arrivait aux limites d'une petite ville d'une ruralité délitée, sans richesse, agglutinée autour d'une usine de textile qui répand sa poussière et étouffe ses travailleurs, les maintient dans une petite misère. Ma mère, jeune femme tout juste sortie d'une école secondaire, où elle réussissait très bien, dut rapidement gagner sa vie. Elle ne pouvait pas rester chez ses parents sans rapporter de l'argent. Et pas question de continuer des études qui lui auraient monté la tête et l'auraient écartée de sa classe sociale sans lui promettre *un avenir*. Tournant le dos à l'usine, elle trouva un petit travail ingrat de cueillette aux champs, l'été, avec les gars et les filles de son âge, désœuvrés, affamés, sans passion, sans espoir. Désabusés. De longues heures courbés; les mains blessées, les ongles pleins de terre que l'on ne réussit pas à nettoyer; les genoux boueux, les corps meurtris, la bouche sèche. Les aléas du climat. Les conserves de la grande ville seront remplies, à l'automne, des légumes ainsi ramassés. Les jeunes cueilleurs de la petite ville n'arrivent pas à en être satisfaits.

[1] Chant hébraïque mis en musique par Ravel :

«*Monde, tu nous interrogas,
L'on répond
tra la la lala lala
Si l'on peut te répondre
tra la la lala lala
Monde tu nous interrogas
tra la la lala lala...*»

[2] Roland Barthes, *La chambre claire, Note sur la photographie*, Paris, Cahiers du cinéma / Gallimard / Seuil, 1980, p. 100.

[3] Peter Handke, *Le malheur indifférent*, Paris, Gallimard, «Folio», 1975.

Puis, ce qui lui plaira davantage, on la recrute : par l'entremise d'une compagne de classe, parce qu'en plus d'être assez jolie, elle sait parler et compter. Elle se retrouve dans un magasin de vêtements, robes, manteaux et chapeaux pour femmes. *Sur la grande rue*, dira-t-elle fièrement. Une boutique attenante à une autre : « *Coiffure pour Dames* ». Dans la boutique où peu d'acheteuses osent s'aventurer, les larges vitrines sont dévorées par les passantes et les rares clientes de la coiffeuse. Étalages prétentieux que les petites employées s'amuse à organiser, à embellir, en y exposant des désirs inassouvissables. Je la vois s'y mouvoir, petits cheveux insoumis en mousse de blé d'Inde, mettant en scène une harmonie trop coûteuse pour son maigre salaire. Je la vois essayant les belles robes que sa taille fine lui permet de faire virevolter, dont les prix sont inabordables. Elle apprend le passage des saisons et les étoffes qui les accompagnent. Les noms, les usages, les points de couture, les textures, les agencements, la longueur des jupes qui commence à varier. Les couleurs, en ce début de guerre, sont fanées, blêmes, presque mourantes. Avec beaucoup de cœur, elle vend les vêtements qu'elle rêverait de porter ; elle vend la beauté inaccessible dont elle aimerait se parer.

Mais les vacarmes de la guerre se rapprochent ; l'inquiétude s'insinue partout. Les fronts se plissent devant des menaces encore inconnues, que l'on n'ose pas nommer. La petite ville est fortement secouée par les mariages en série. Les hommes cherchent avidement des épouses pour échapper à l'enrôlement obligatoire dans l'armée qui volera au secours de l'Europe. Les couples brûlent les étapes de l'attachement et courent à l'église. Alors que les robes de mariées s'écourtent en se déclinant du gris fer au gris perle, de pie à souris, que les cheveux se bouclent ou se vaguent en tentant de ressembler aux photos des magazines de mode, la voilà, ma mère, qui se marie au beau grand gars qu'elle a rencontré depuis peu en se promenant dans la rue. Un beau grand gars « frais », comme on disait à l'époque, aussi déçu de la vie qu'elle, aussi démuné, grande gueule et beau parleur à la fois. Il a déjà fait tourner des têtes avant de s'arrêter devant le visage de ma mère. Un passionné dans son désespoir, un affamé d'amour. Ils s'étaient préalablement dit leur attirance ; leur amour naissait, hésitant. Ils auraient pu prendre le temps de mieux se connaître. Déjà ce n'était plus l'heure douce des flirts et des « fréquentations ». Une urgence presque sans nom les menait. Pourtant, ils n'ont pas encore vingt ans.

Mariés en vitesse parmi tant d'autres, un chaud dimanche de juillet. Je les vois couple uni, sur l'unique photographie d'eux à cette occasion. Je peux

toucher le grain de sa robe, fin crêpe de laine grise prévue pour une saison plus froide; je peux suivre les drapés du corsage qui se voudraient de *Samothrace*, humer les quelques roses qu'elle tient sur son sein. Avait-elle mis du rouge aux ongles? De la poudre de riz? Du parfum? Pour raviver son regard, un peu de fard à cils de cette toute petite boîte de métal que j'ai gardée^[4]? Lui, majestueux, grand, dans un costume au large col, chemise blanche, ne la regarde pas. Il fixe au loin. Peu habitués aux photos, leur regard scrute l'horizon au-delà de la lentille qui les capte. Inquiets, presque sévères, leurs têtes rapprochées l'une de l'autre. Un pâle sourire étire leurs lèvres. Ils sont figés. Malgré les clameurs de la guerre, croient-ils à l'éternité de leur lien?

Le bel homme ne sera pas resté très longtemps à ses côtés. Peu de nuits, peu de jours. Peu de baisers, peu de tendresse. Une pauvre intimité, entassés dans la maison des beaux-parents qui les accueillirent, obligés. Ils s'aimaient avec des gestes maladroits. Vivotant de misérables revenus. Lui, sa passion l'entraînait vers des idées folles, des idéaux grignotés aux informations qui arrivaient. Il tenait des discours enflammés lors de rassemblements d'hommes discutant *guerre et paix*. Haut et fort. Il se faisait entendre de loin. Il devenait gênant pour une communauté très conservatrice, soumise, peu habituée aux questions troublantes de politique internationale. Savait-il ce qu'il risquait à continuer de chercher un sens à la guerre? À errer d'idée en idée cédant ici et là aux raccourcis flamboyants et haineux qu'il attrapait dans les journaux qu'il dévorait?

Il fut rapidement arrêté. Rapidement et brutalement séparé d'elle qui s'était prise à l'aimer. Une nuit, on a déporté son beau mari très loin, avec d'autres comme lui, ramassés un peu partout dans les grandes villes. Esseulée, le cœur en berne, elle s'installa dans l'attente. Puis, elle dénicha le lieu où il se trouvait; elle se mit à lui écrire. De belles grandes lettres d'amour, des récits de la petite ville, des confidences, des petits riens qui tissent les liens. Beaucoup de lettres, d'une belle écriture ourlée; des lettres pour le garder vivant, avec elle. Pour entretenir l'espoir. Elle ne savait pas s'il les recevait. Il répondait parfois: des lettres caviardées par la censure de guerre, trouées de mots, de phrases enlevées, sur de grands papiers repliés qui formaient l'enveloppe et portaient, sous l'adresse, le sceau de l'armée et

[4] J'ai gardé de ma mère une toute petite boîte de métal rectangulaire, longue de quelques centimètres, grise et noire. À l'endos, on peut lire *Jasmine of Southern France*. Le couvercle à charnière s'ouvre sur des restes d'une pâte noire en pain, en partie effritée; de l'autre côté, se glisse, à demi-cachée, une toute petite brosse noire. On obtient du rimmel en humidifiant la pâte et en brossant délicatement les cils. À chaque nouvelle ouverture, je perds quelques grains de cette pâte noire qu'il me semble, adolescente, avoir utilisée à mon tour.

la mention *p/w, prisoner of war*. Ils s'aimaient davantage : la distance, l'absence, le manque créait l'autre plus fantasmé que réel. Presque la méconnaissance l'un de l'autre. Dans le déploiement de l'imaginaire. *Proust dira cela d'Albertine*.

Lui, il lui écrivait des poèmes naïfs. Recopiait de mémoire des chansons ; celles qu'ils avaient eu le temps d'aimer ensemble. D'autres qu'il apprenait des autres hommes. En langues étrangères parfois. Celles qui parlaient des baisers qu'ils ne pouvaient s'échanger, des caresses fantasmées. L'étrangeté des mots voilait le désir, sauvegardait la pudeur. Il se plaignait du froid, du peu de nourriture, des maladies et blessures, des interdits, des entraves, de l'absence d'intimité dans les baraques où lui et ses camarades étaient entassés, internés. Des relations difficiles entre eux, des trahisons ou délations. Du compagnonnage aussi. Entre les phrases, il dessinait des objets fabuleux. Il découvrait un plaisir nouveau à sculpter, avec des moyens de fortune, de petits objets en bois qu'il polissait, lui qui n'avait jamais su se servir de ses dix doigts. Il tentait de lui envoyer ces objets. Mais ils ne se rendaient jamais jusqu'à elle. Elle n'en savait que le projet et l'esquisse.

Je me souviens d'une photo de groupe près d'une baraque. *Une scène*. Une douzaine d'hommes, de toutes tailles, de tous âges, amaigris, debout, alignés sur deux rangs, figés lors du décompte obligatoire. On sent l'aridité du sol, la poussière dans le matin blafard. Ils font face au photographe, gravement, sans sourire. Certains portent un képi sur lequel s'affiche une cible rouge sang — tache noire sur l'image — qui devait leur enlever le désir de fuir. Mon père semblait le plus beau, presque le plus fier, au premier plan, jambes écartées, corps droit, mains derrière le dos, regard altier. Lui avait-il envoyé cette photo ? Comment se l'était-il procurée ? Ne se trouvait-elle pas parmi le paquet de lettres d'amour échangées, jetées pêle-mêle dans un vieux carton mal ficelé. Cette photo me manque. L'aurais-je inventée ? Elle ne redoublerait pas la réalité ; elle donnerait *corps* à mes souvenirs évanescents. Elle les ferait *durer* devant l'effacement de ma mémoire.

De son côté, ma mère tentait, outre les lettres d'amour, de lui envoyer des colis : de maigres légumes d'hiver qu'elle allait quêter chez un ami de son mari. Choux, carottes, rutabagas, oignons, pommes de terre. Ses lettres à lui en soulignaient la réception, même lente avec détours, pertes et retards. Les légumes lui arrivaient souvent flétris, avariés, rongés. Quel bonheur que cette nourriture envoyée par l'aimée. Le va-et-vient rare et précieux des lettres et des colis les tenait en vie, l'attente amoureuse les liait. La poste devenait un lieu sacré de lettres reçues et envoyées, d'échanges presque secrets bien que

surveillés. Elle vivotait dans l'espoir du retour prochain. Pâle. Dans sa rêverie languissante qui la sauvait de sa petite misère. Elle continuait son travail de vendeuse. Parfois en perdant le sourire. Parfois se tordant d'envie devant les autres femmes qui se promenaient au bras de leur mari.

Plus d'une année plus tard, deux même, entêtée dans sa recherche du lieu où son beau mari se trouvait, elle réussit à ramasser une somme suffisante pour lui rendre visite. Elle, plutôt phobique, malgré le manque d'assurance qui ne l'avait jamais fait sortir de sa petite ville, entend le sifflement du train qui l'appelle. Elle s'annonce dans une belle lettre : *j'irai te voir*. Il obtient une permission de visite. Il l'attend. On les laissera seuls. Ils se retrouvent dans la chaleur du mois d'août. Elle revient avec une lueur particulière au fond des yeux. Elle reprend sa petite vie ; sa tête chavire. Il lui envoie, après la rencontre, des lettres passionnées dans lesquelles il lui raconte comment il a longtemps conservé le souvenir de la lumière du jour de sa visite et surtout son odeur de femme. Étonnée, elle se retrouve enceinte. Elle surveille son corps, ses émois, cherche à garder la tête haute. Elle tente de conserver son travail. Sa taille enfle ; ses cheveux ondulent de travers, ses jolis seins pointus dont elle est si fière s'empâtent. Elle commence à s'afficher l'air maussade, renfrognée ; elle broie du noir. La patronne de la boutique n'a aucune sympathie ; elle n'apprécie plus sa vendeuse qui a perdu sa bouche en cœur et sa petite allure hollywoodienne. Elle la renvoie.

Qui d'autre aurait pu la rendre enceinte ? Serait-elle moins vertueuse qu'on l'aurait cru ? Elle s'enferme dans sa solitude et devient quasi mutique. Elle se débat et tente de nier tout, jusqu'à la visite là-bas qui devient irréaliste et dont elle ne se rappelle que des bribes. Jusqu'à ses parents qui la soupçonnent et menacent de la jeter dehors. Quoi, enceinte ? Combien de fois s'est-elle sentie nue dans la rue, sous les regards inquisiteurs des gens, des voisins, des cousins, qui auscultent son ventre, soupèsent son poids, sa rondeur n'osent plus la saluer : une femme si mince ne peut pas avoir un si gros ventre. Une femme seule peut-elle être enceinte ? J'imagine qu'elle pensa à l'avortement. Impossible recours, secrètement souhaité et recherché. Comment extirper ce qui pousse en elle, malgré elle, ce qui fait effraction ? A-t-elle tambouriné les poings durs, fermés, sur son ventre pour que rien n'y vive ? Pour que s'efface jusqu'au souvenir de cette lointaine rencontre. Nul secours autour d'elle. Elle dut détester l'enfant qu'elle portait. Tant le détester. Moi. Tant regretter le voyage, le moment de faiblesse, l'élan passionnel qui l'avait mise enceinte, les gestes maladroits de l'amour dans la touffeur de ce

qui deviendra le dernier été de la guerre. A-t-elle écrit à son beau mari sa révolte contre la vie, son désarroi devant ce qui alourdissait et son corps et son âme? Lui a-t-elle fait part de l'intensité de son non-désir d'enfant? L'a-t-elle accablé ou plutôt protégé?

Son courage peu à peu se tarit. Estimant trop difficile sa solitude et l'opprobre dans lequel elle se trouvait, elle chercha de l'aide auprès de religieuses cloîtrées qui avaient un couvent aux limites de la ville. Elle alla s'y cacher, recroquevillée dans la honte et le silence. Espérait-elle leur laisser l'enfant qu'elle ne souhaitait pas avoir? Elle y fut recueillie quelques jours, quelques semaines loin d'une sexualité qui l'avait entraînée dans cette aventure lourde de conséquences. S'est-elle apaisée à leur contact? Réconciliée avec l'enfant à venir? Elle quitta le refuge des moniales et revint chez ses parents. Peu de place pour l'enfant qui attendait dans son ventre. Ni en elle ni autour d'elle. La guerre finie ramenait les soldats et les prisonniers chez eux puis, aussitôt, dans un brouhaha, les expulsait de la ville. Que pouvait-elle faire de cette petite fille née dans la bousculade, le déshonneur et l'incompréhension de la violence de l'exil qui suivit le retour?

-

Ai-je porté les traces de cette vilaine histoire qui me précède? Lors de ma naissance, la tache à mon visage reprenait-elle le rouge de la cible sur le vêtement du prisonnier? Effacée sous la cicatrice, indélébile à l'âme. J'ai souvent lu son indifférence, son rejet dans ses yeux bleus fanés par la vie. Son amère déception. Peu de temps après la mort de mon père, elle se laissa glisser profondément dans la mélancolie. À la toute fin, quand je voyais son corps engourdi qui refusait de vivre, j'osai lui demander si elle m'aimait. Folle question qui me brûlait les lèvres depuis si longtemps et dont je craignais la réponse. Elle a fermé les yeux, déjà lointaine, inaccessible. Elle a balbutié «*ma première fille*». Je devrai m'en contenter. M'y accrocher. Dans ce destin mal enroulé au bonheur, je crois reconnaître ma part de responsabilité liée à sa profonde détresse. À mon tour, je l'écris : «*l'écriture à son maximum n'est tout de même que dérisoire. La Dépression viendra quand, du fond du chagrin, je ne pourrai même pas me raccrocher à l'écriture*^[5]». D'ailleurs, qui sait si, pour tuer le mort, l'écriture est un crime parfait?

[5] Roland Barthes, *Journal de deuil*, Paris, Seuil / Imec, « Points », 2009, p. 72.